

Les aides

Pièce en une scène

Négociation

- Il faut m'indemniser pour tous ces arbres arrachés.
- Il n'en est pas question.
- Mais c'est toi qui m'oblige à les faire pousser, alors si je les perds, c'est ta faute !
- Tes arbres, si tu évitais de leur trancher les racines à grands coups de disque, tu en perdrais beaucoup moins.
- Oh eh dis donc : c'est toi, avec tes consignes et tes arrêts, qui m'oblige à passer ce satané disque entre les lignes...
- Ça procure du travail aux entrepreneurs, ça maintient l'emploi dans toute la région. Tout le monde en profite !
- Tout le monde sauf les producteurs ! Moi j'arrête : plus question que je continue à m'échiner pour des prunes.
- Fais pas ta mauvaise tête. Allez va, je vais encore t'aider à reboiser : t'auras une belle plantation toute neuve !
- Non mais je veux pas que tu m'aides à reboiser, je veux que tu m'indemnises pour tout ce que j'ai perdu par ta faute.
- Écoute-moi : je vais te donner trois francs, et tu paieras ces messieurs qui ont des charrues et qui vendent des plants.
- Et moi, il me restera des clopinettes !
- Il te restera une belle forêt, avec plein de jolis petits pins ; tu pourras y promener ton tracteur.
- Ça m'intéresse plus, ton truc ! D'abord c'est pas ça, une forêt, c'est pas juste un alignement de plants. Tu confonds avec le maïs. En plus t'as jamais cherché à établir les conditions pour qu'on s'en sorte. Regarde, un seul exemple : les dégâts de chevreuils, y'en a beaucoup trop, tu sais très bien qu'ils nous saccagent les parcelles, alors que c'est toi qui fixes les règles de la chasse ! Moi, avec tes histoires, j'ai perdu cinquante ans de travail. J'ai perdu les pins que mon père avait semés, et ceux de mon grand-père aussi. J'ai perdu l'héritage pour mes enfants. J'ai perdu mon capital pour la retraite. J'ai même perdu mes tout jeunes pins, à peine plantés. Alors, c'est pas compliqué : j'arrête.
- C'est hors de question que tu arrêtes !
- Si, j'arrête ! J'ai aucun intérêt, moi, à continuer dans ce système où je suis juste la vache à lait. Bosser, ça me ruine !
- Mais je te donne trois francs.
- Trois francs, mon œil ! Il faudrait que je les refile aussi sec aux types qui vont faire le boulot.
- Ben, s'ils font le boulot, c'est normal qu'ils soient payés, non ?
- Oui, et moi, cinquante ans de boulot, c'est que dalle peut-être ?
- Toi c'est pas pareil. Toi c'est ton patrimoine. Tu y es attaché, c'était la forêt de ton père, tu y tiens, c'est ton âme !
- Non, maintenant je m'en fiche de ma forêt. D'abord y'a plus de forêt. Et puis si c'est à ces conditions-là qu'il faut recommencer, ça vaut pas le coup. Ça fera comme ça voudra, je laisse tomber. J'abandonne tout, voilà.
- Attends, et l'industrie, où c'est qu'elle va s'approvisionner ? Si tu arrêtes, tu vas foutre en l'air le beau « *couplage forêt-industrie* » ! Si elle n'a plus de bois, l'industrie, elle va mettre la clef sous la porte. T'auras tout gagné !
- Tu rigoles ? T'as vu à quel prix elle nous l'achète, le bois ? C'est minable, elle se fiche de nous, ton industrie ! Elle peut fermer, va, c'est pas avec ce qu'elle me paie le bois que je vais gagner ma vie. Mais c'est bizarre ça : toutes les balivernes que tu me racontes, là, l'emploi, l'industrie, patin, couffin... c'est exactement les mêmes salades que celles des encravatés du Donjon. Soi-disant qu'ils représenteraient nos intérêts, ceux-là ! Vos histoires, ça me convient pas du tout ! J'ai mis du temps à piger votre combine, mais c'est fini, je marche plus. Remballe tes trucs.

Rideau.

Le virus H1